

**CHAPITRE INTRODUCTIF : LE  
PROBLÈME DE L'EXISTENCE ET LA  
PHILOSOPHIE**

# I) SOCRATE, MAÎTRE DE SAGESSE

## 1) "Connais toi toi-même" (*gnôti seauton*)

Cette devise bien connue, écrite sur le temple de Delphes, voulait être depuis Socrate le résumé de toute la sagesse humaine. Pourquoi ? Pour le comprendre, il faut commencer par reconnaître que chacun d'entre nous est naturellement amené à se poser des questions sur sa propre existence. Nous existons et nous n'avons pas demandé à exister. Or, cette existence qui nous est donnée, il nous faut en faire quelque chose. Cela signifie que l'Homme est un existant, au sens fort du terme : il doit vivre sa vie, c'est-à-dire faire quelque chose de sa vie. Sa propre existence est pour lui un tache, en même temps qu'un problème. Que voulons-nous en faire ? Que comptons-nous faire de cette vie ? C'est ce que veut dire Heidegger, dans son style inimitable, lorsqu'il écrit que « *l'essence de cet être [l'Homme] tient dans son avoir-à-être* ».

Mais répondre à cette question nous oblige d'abord à nous demander ce que serait une vie "réussie", par opposition à une vie "ratée". Car la question est là, brûlante, terrible : si nous ne voulons pas rater notre vie, il faut que nous ayons une petite idée préalable de ce que serait une vie "bonne". Par exemple, réussir sa vie doit-il signifier "réussir dans la vie" (être riche, être connu, occuper un poste à responsabilités...). A quoi bon devrais-je m'épuiser à chercher toutes ces choses, si je n'estime pas qu'elles sont des ingrédients obligatoires d'une vie réussie ? Comme Platon fait dire à Socrate dans un de ses dialogues : « *crois-tu en effet qu'il soit avantageux de posséder beaucoup de choses, si elles ne sont pas bonnes, ou de tout connaître, à l'exception du bien ?* »

Cette question (qu'est-ce qu'une vie bonne ?) est une question "existentielle", parce qu'elle porte sur mon existence même. Une question existentielle est toujours une question fondamentale. Par "fondamentale", nous voulons dire qu'elle passe avant toutes les autres questions, qu'elle est prioritaire. Par exemple, si vous vous demandez quelles carrière professionnelle il convient que vous empruntiez : cette question est importante, mais elle n'est pas fondamentale. Pour y répondre, pour savoir quelle carrière vous allez suivre, il faut déjà que vous ayez répondu à la question suivante : qu'est-ce qui fait, selon moi, qu'une carrière est une "bonne" carrière ? Est-ce une carrière dans laquelle je fais ce qui me plaît ? Est-ce une carrière qui me rapporte beaucoup d'argent ? Est-ce une carrière qui me permet d'exercer un travail peu fatigant, avec beaucoup de vacances ? Et cette question elle-même (qu'est-ce qui fait qu'une carrière est "bonne") suppose une autre question encore plus fondamentale : qu'est-ce que je dois attendre de la vie, qu'est-ce que je dois vouloir pour mon existence ? Quelle place le travail doit-il occuper dans ma vie ? A ce niveau, nous affrontons une question existentielle !

Peut-on être plus précis et dire exactement quelles sont ces questions existentielles ? Il suffit de regarder le nombre de questions que l'on se pose en une année de classe de philosophie, pour se rendre compte à quel point le champ de notre préoccupation est vaste, dès lors que l'on commence à se soucier un peu de soi-même. Mais grossièrement, suggère Emmanuel Kant, on pourrait les réduire à trois. Trois grosses questions qui sont les plus fondamentales d'entre toutes : 1) Que dois-je faire ?, 2) Que m'est-il permis d'espérer ?, 3) Que puis-je connaître ? Toutes les questions de la philosophie tombent sous l'une ou l'autre de ces trois rubriques. Mais Kant fait encore une observation : ne peut-on pas dire que ces trois questions ne sont finalement que trois manières différentes de se poser la même question ? Il n'y aurait donc qu'une seule grosse question, « La » question. Laquelle ? "Qu'est-ce que l'Homme ?". Et voilà pourquoi la phrase "connais-toi toi-même" est tenue, depuis l'Antiquité, pour un résumé de toute la sagesse humaine ! Socrate en fera son mot d'ordre.

## 2) Le divertissement

On ne peut commencer à ressentir le besoin et la nécessité de philosopher, tant qu'on ne ressent pas en soi, profondément, ce souci existentiel qui obsédait Socrate. Or, paradoxalement, ce souci existentiel -qui devrait être la chose la plus naturelle -est somme toute assez peu commun. La plupart des hommes, observe Pascal, se tiennent soigneusement à l'abri de tout questionnement existentiel par une occupation permanente : « *On charge les hommes, dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leur bien, de leurs amis (...). On les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour.* ». C'est là, observe Pascal, une bien curieuse façon de vouloir rendre les gens heureux, que de les entretenir en permanence dans l'inquiétude, le stress, les soucis quotidiens. Qui ne rêverait parfois de tout lâcher, et de partir loin de cet affairement insupportable ? Pourquoi alors nous y soumettons-nous ? La réponse est claire : toutes ces occupations nous empêchent de trop penser : « *Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins ; car alors ils se verraient, ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont ; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner* ». Là réside la raison profonde de notre affairement : *il nous permet de ne pas trop penser aux vérités gênantes de l'existence. Vérités qui, si on y pense sérieusement, peuvent se révéler assez déprimante* : « *Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste : on jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais* ». Ce spectre de la mort qui plane en permanence au-dessus de nous est une perspective si déprimante que nous préférons l'ignorer le plus longtemps possible. « Et c'est pourquoi, après leur avoir tant préparé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer, et à s'occuper toujours tout entiers ». Le mot « divertissement » est intéressant : d'un côté, il renvoie à une activité légère, à un amusement sans prétention qui permet d'oublier pour un temps le sérieux de l'existence ; de l'autre côté, il signifie littéralement l'action de se détourner, de tourner son regard dans une autre direction. A ce titre, ce ne sont pas simplement nos jeux qui ont pour fonction de nous divertir, mais même nos occupations les plus sérieuses !

La première chose à faire, si nous voulons ressentir le besoin de philosopher, c'est donc de ne pas esquiver le problème de l'existence : c'est justement parce que nous sommes mortels qu'il nous faut de tout urgence réfléchir à notre existence ! Comme dit le bon sens populaire, nous n'avons qu'une vie et le temps nous est toujours compté. La conscience de cette précarité devrait justement nous inciter à ne pas gaspiller ce « grand incendie de la vie » à des occupations sans intérêts : « *De tous les ridicules de ce monde, écrit Kierkegaard, le plus grand, ce me semble, est d'être affairé, d'être un homme pressé de manger, pressé d'agir. (...) Que peuvent-ils bien accomplir, ces agités infatigables ? Ne ressemblent-ils pas à cette femme, surprise par l'incendie de sa maison, qui dans son affolement sauvait les pincettes ? Que tirent-ils de mieux, à vrai dire, du grand incendie de la vie ?* »

## 3) Le préjugé

Mais il y a un deuxième obstacle à la philosophie, auquel Socrate plus qu'aucun autre s'est montré attentif : la présence envahissante du Préjugé. Comme son nom l'indique, le préjugé est une façon de juger avant tout examen sérieux, une façon de répondre à une question avant même d'avoir sérieusement pris la peine de l'examiner. Le préjugé est une véritable plaie pour la connaissance, parce qu'il empêche les gens de vouloir apprendre. Qu'a-t-on besoin de se poser encore des questions, quand on a déjà la tête pleine de réponses toutes faites ? Par exemple, nous avons tous déjà vu une pomme tomber d'un arbre. Mais nous ne nous demandons pas pourquoi la pomme tombe de l'arbre. Nous ne nous le demandons pas, parce que nous croyons le savoir : la pomme tombe parce qu'elle est lourde. Il n'y a que les petits enfants qui peuvent encore s'étonner qu'une

pomme tombe et demander "pourquoi ?". Les petits enfants... ou Newton ! Le grand savant est quelqu'un qui se pose des questions qui paraissent naïves et inutiles à la plupart des gens. C'est un homme qui sait encore s'étonner; c'est pourquoi Platon disait que "l'étonnement (*taumadzein*) est le début de la connaissance". « *Si vous vous adressez à quelqu'un d'inexercé en philosophie, écrivait Bertrand Russell, et que vous lui demandez : « comment savez-vous que j'ai deux yeux ? » Il vous répondra : « Quelle sottise question ! Je puis voir que vous avez deux yeux. » Il n'y a pas lieu de supposer qu'au terme de notre enquête nous aboutirons à quoi que ce soit de radicalement différent de cette position non philosophique. Ce qui sera advenu c'est que nous aurons été amenés à voir une structure compliquée où nous pensions que tout était simple ; que nous aurons pris conscience de la pénombre d'incertitude entourant les situations qui n'inspirent pas le moindre doute ; que nous trouverons que le doute se justifie beaucoup plus fréquemment que nous ne le supposions (...). Le résultat le plus net sera de substituer une hésitation instruite à une certitude encore frustrée ».*

Lorsque Socrate, le père de la philosophie, interrogeait les gens dans la rue, en leur demandant ce qu'était, selon eux, le bonheur, la vertu, la justice, la mort... il était frappant de constater que tous avaient déjà -sur ces questions plus que sur d'autres -une opinion toute faite. Et la mission de Socrate était de leur montrer qu'ils ne savaient pas vraiment de quoi ils parlaient. "*Je ne sais qu'une seule chose, répétait-il, c'est que je ne sais rien*". Il fallait démolir le préjugé pour que les gens apprennent à réfléchir à nouveau ces questions. Le but de Socrate n'était pas de leur transmettre ce que lui savait, mais de leur apprendre plutôt qu'ils étaient eux dans l'ignorance. Ce que Socrate entendait produire chez ses interlocuteurs, ce n'était pas un quelconque savoir, mais le sentiment d'une docte ignorance. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus intuitif, mais le geste de Socrate nous oblige à comprendre que l'ennemi de la sagesse n'est pas tant l'ignorance que la prétention de savoir ce qu'en réalité on ne sait pas vraiment. L'ignorance n'est pas le contraire de la sagesse, mais tout à au contraire le début de la sagesse, ce par quoi elle commence véritablement. Car pour celui qui sait qu'il ne sait pas, la question demeure toujours ouverte, présente à l'horizon, avec tout ce qu'elle charrie encore d'inconfort et d'inquiétude. Pour celui qui ignore qu'il ne sait pas, la question en revanche a disparu, recouverte sous les amas de réponses toutes faites, d'évidences admises et déjà « bien connues ». A quoi bon encore se « prendre la tête » ?

Si le préjugé a tant de force, c'est d'abord parce qu'il remplit une éminente fonction prophylactique : il dispense de penser, donc de s'inquiéter. C'est dire qu'on adhère à un préjugé parce qu'il est gratifiant, qu'on a envie d'y croire, plutôt que parce qu'il est intellectuellement convaincant. Sans raison (puisque'on n'a jamais pris la peine d'y réfléchir sérieusement), le préjugé n'est pas toutefois sans motif (puisque'on a toujours quelque intérêt à y adhérer). Cela explique que le préjugé révèle sa présence par une triple propriété qui le rend facilement discernable : il est à la fois violent (il ne supporte pas la remise en cause, puisqu'il s'appuie moins sur des raisons objectives que sur une puissante envie de croire), complètement instable (on change de préjugés avec d'autant plus de facilité que l'envie seule et aucune raison sérieuse ne nous y fait adhérer), et furieusement banal (car échappant à toute discussion et à toute remise en cause, il doit revêtir l'aspect d'une évidence accessible à tous). De ce point de vue, le racisme d'hier était un préjugé, mais l'anti-racisme d'aujourd'hui pourrait tout aussi bien se révéler un préjugé du même ordre, lui aussi porteur d'une certaine agressivité, lui aussi susceptible de varier au gré des courants dominants, et lui aussi désespérément banal dans sa façon de se justifier ou plutôt de ne pas se justifier.

S'offrir le droit de discuter de ce dont on n'a pas envie (ou à la limite pas le droit) de discuter est un luxe que Socrate a très chèrement payé. Accusé d'avoir corrompu la jeunesse athénienne en la forçant à s'interroger sur la validité des valeurs que la bonne société lui avait transmis, il fût comme chacun sait condamné à boire la ciguë. On ne touche pas aux préjugés d'une époque sans courir de sérieux risques. Preuve que si le préjugé est funeste à l'individu, il est à tout le moins essentiel à la société. Il y a bel et bien, constitutivement, quelque chose de subversif dans cette activité qui met toute son énergie à démolir les réponses les mieux admises, celles qui fédèrent la communauté des

citoyens, pour rouvrir les questions les plus essentielles. Surtout quand, après avoir abattu les idoles, on n'a rien de mieux à proposer à la place ! Socrate n'était que l'homme du questionnement, le gardien de l'étonnement philosophique. Il enseignait l'ignorance, mais n'avait aucunement la prétention de venir à bout de cette ignorance en substituant aux préjugés admis des réponses intellectuellement plus satisfaisantes. Aucun savoir à transmettre, ce dont il se flatte auprès de ses disciples. Dans beaucoup de dialogues de Platon où Socrate est mis en scène, tout se termine par une aporie, c'est-à-dire une impasse. Au final, on ne sait pas, ou plutôt : on sait très clairement qu'on ne sait pas et même ce que l'on ne sait pas. Cela a évidemment quelque chose d'assez frustrant. Certes, il se sert à rien de se poser des questions dont on croit déjà connaître par avance les réponses. Mais il ne sert à rien non plus, pourrait-on estimer, de se poser des questions si on n'a pas quand-même l'espoir de trouver des réponses. Et de ce point de vue, force est d'admettre que le modèle Socratique est assez décevant. Les disciples de Socrate, Platon en tête, élaboreront la philosophie que le maître n'avait pas su élaborer. Reste de Socrate l'image de ce maître exigeant qui obligeait ses concitoyens à penser leur vie, à avoir le souci d'eux-mêmes.

\*

## II) LE MODELE DE LA VIE THEORETIQUE

### 1) Le loisir (*Skôlè* ou *Otium*)

Comme on vient de le voir, ce qui est au fondement de la philosophie n'est pas une vague curiosité intellectuelle. C'est la nécessité et l'urgence, pour chacun d'entre nous, de prendre en charge son existence, de vivre sa vie plutôt que de se laisser vivre : « *Que personne, écrivait Epicure, parce qu'il est jeune, ne tarde à philosopher, ni, parce qu'il est vieux, ne se lasse de philosopher ; car personne n'entreprend ni trop tôt ni trop tard de garantir la santé de l'âme. Et celui qui dit que le temps de philosopher n'est pas encore venu, ou que ce temps est passé, est pareil à celui qui dit, en parlant du bonheur, que le temps n'est pas venu ou qu'il n'est plus là* ». Sous ce rapport, la philosophie est bel et bien l'affaire de tous, et pas seulement de ceux qui se nomment, à tort ou à raison, « philosophes ».

Ou plutôt, il convient de distinguer entre ceux qui doivent prêter l'oreille à la philosophie et ceux qui doivent la faire. Chacun, dès lors qu'il cherche des réponses à ses questions existentielles, devrait se sentir concerné par le discours du philosophe. Ce qui ne veut pas dire que tout le monde devrait faire de la philosophie son métier, car une société de philosophes n'est assurément pas la société la plus recommandable ! Se consacrer à la philosophie est un choix de vie qui, depuis l'antiquité, concerne une toute petite minorité de gens entièrement voués à l'étude. Au lieu de penser pour exister, ceux-là existent pour penser. Ils ont un style de vie, une manière d'être, une façon d'exister entièrement consacrée à l'étude. C'est cette situation du philosophe qui, bien souvent, explique la déception des élèves qui arrivent pour la première fois dans un cours de philosophie : s'attendant à y trouver une école de vie, ils sont amèrement déçus de devoir « faire de la philosophie » ! C'est qu'effectivement, la philosophie qu'ils découvrent -au lieu d'être un guide pour leur existence -est d'abord un type déterminé d'existence : l'existence de celui qui étudie, qui se voue à l'activité théorique. Le professeur de philosophie, le modèle du philosophe professionnel, appartient sans ambiguïté possible à ce monde scolaire, où l'on « ne fait qu'étudier ».

Et il est vrai qu'en ce sens très précis, la philosophie est une discipline scolaire. Mais encore faut-il bien comprendre ce que signifie ce mot : « école ». Étymologiquement, il vient du grec *Skholè*, qui désigne le « loisir » ! La vie théorique, la vie d'étude, se définit donc comme vie de « loisir » ! Dire cela à un étudiant aujourd'hui, paraît une pure provocation ! Quand nous parlons de « loisirs », nous pensons davantage aux activités de détente auxquelles nous nous livrons avec tant de complaisance, quand nous avons justement un peu de temps pour nous-mêmes, hors de l'Ecole ! Autrement dit, le loisir n'évoque pas pour nous un temps d'activité, mais un temps de repos ! Et le repos, par définition, c'est le contraire d'une activité. Qu'on en soit venu à donner à de telles occupations le nom de « loisir » prouve à quel point nous sommes désormais enfermés dans une logique du « travail ». Car celui qui ressent le besoin de se reposer, de se changer les idées, est précisément celui qui « travaille » ! Il a même d'autant plus besoin de se reposer, de « se vider la tête », qu'il est fatigué de travailler, et particulièrement de « travailler » à l'école. C'est à quoi servent les « vacances » et les « congés payés ». Ils ne sont pas vraiment du temps disponibles pour faire ce que nous aimons faire, mais d'abord du temps pour ne rien faire, du temps pour se reposer. Cela veut dire que le temps où nous ne travaillons pas est devenu pour nous un temps de détente. Tout notre temps est ainsi divisé suivant une logique de la production : on travaille pour pouvoir se reposer, puis l'on se repose pour mieux travailler ensuite. Ce qui prouve bien que le travail est devenu désormais la seule activité qui compte, puisque le loisir est pensé en opposition à ce travail.

Et le pire, c'est que nous faisons résider notre bonheur dans ces occupations superficielles, auxquelles nous nous consacrons pour nous détendre ! Quand Montaigne a quitté le parlement de Bordeaux, il se disait qu'il allait enfin pouvoir consacrer du temps à s'occuper de lui-même et à

cultiver son âme (son « jardin »). Bref, faire quelque chose de substantiel ! Lorsqu'un homme part à la retraite, il se dit aussi parfois qu'il va pouvoir enfin consacrer du temps à la lecture. Mais rêver de vacances perpétuelles et de voyages exotiques, comme si c'était là le but ultime de notre vie, c'est inverser toutes les priorités ! La volonté de se distraire est tout le contraire d'une volonté de s'occuper de soi. « *Il est déplacé, note Aristote, de considérer que la fin de la vie est un jeu et de croire qu'on se donne du tracas et du mal toute son existence pour pouvoir se livrer au jeu* ».

## 2) *Poiësis, Praxis, Theoria*

Que l'École soit devenue pour nous un lieu de travail prouve l'extraordinaire emprise que le monde économique exerce désormais sur nous. Car en s'étendant, la sphère du travail en est venue à imposer sa logique aux deux autres sphères d'activité que, depuis l'antiquité, on a toujours considéré comme infiniment plus précieuses que le monde du Travail. On distingue en effet ordinairement trois types d'activités auxquelles les hommes se livrent quotidiennement : 1) Les activités de production, qui consiste à « produire » (POIESIS) quelque chose. Ces activités de production, qui forment la sphère du Travail, sont naturellement jugées les moins nobles de toutes. En effet, dans une activité de production, le but demeure extérieur à notre activité. Le travail que nous accomplissons n'a donc en lui-même aucune valeur. Ce qui a de la valeur, ce n'est pas le travail, mais le produit du travail. Ce qui légitime l'activité de l'artisan, ce qui lui fait ressentir du plaisir, c'est le résultat auquel il est parvenu. C'est bien ce résultat et ce résultat uniquement qui donne sa dimension humaine au travail : « *une araignée, observe Marx, fait des opérations qui ressemblent à celles du tisserand, et l'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche. Le résultat auquel le travail aboutit préexiste idéalement dans l'imagination du travailleur* ». Le travail humain est donc un travail qui vise un résultat « représenté ». Et ce résultat, dans la mesure où il est d'abord représenté, révèle quelque chose du travailleur, qui pourra donc s'identifier au produit de son travail : « c'est moi qui l'ai fait ! ». Mais du même coup, si on prive le travailleur du produit de son travail, le travailleur n'a plus aucune gratification. Il n'est plus un artisan qui sent la fierté d'avoir produit un bel objet, mais un travailleur (ou comme dit Marx, un « salarié ») qui ne voit jamais le résultat de sa peine. Détaché de ce qui lui donne un sens (le produit), le travail se révèle alors pour ce qu'il est : une souffrance ! Métro, boulot, dodo...

-2) Au dessus de la sphère de la production, il y a la sphère de l'action (PRAXIS). Autant la sphère de la production est liée au monde du travail, à une activité de transformation de la matière, autant la sphère de l'action est liée au monde de la vie sociale, à une activité relationnelle. L'une (la production) concerne le rapport de l'Homme avec la Matière ; l'autre (l'action) concerne le rapport de l'Homme à l'Homme. C'est la raison pour laquelle l'action politique a longtemps été considérée comme une activité éminemment plus noble que la production économique : produire des richesses, c'est bien. Savoir comment nous devons les utiliser et comment nous devons les répartir entre nous, c'est mieux ! Contrairement au travail, l'action a en elle-même une valeur pour l'homme, puisqu'elle peut être bonne ou mauvaise, grande ou humble, mémorable ou insignifiante. Signe de cette valeur : la volonté commune de conserver la mémoire des grandes actions humaines ! Bref, l'action est le domaine de la prudence et des vertus humaines.

3) Enfin, au dessus de la sphère de l'action, il y a la sphère de la contemplation (THEORIA). Pourquoi cette position privilégiée ? Parce qu'elle est la seule activité que nous faisons gratuitement, par pur plaisir, sans aucune nécessité. Le travail est une activité contrainte, au sens où l'homme est obligé d'arracher sa subsistance à la terre. Pour que certains puissent s'offrir le luxe de ne pas travailler, il faut que d'autres travaillent à leur place ! On peut faire faire son travail par un autre (l'esclave, la machine), mais on ne pourra jamais se débarrasser de la nécessité du travail ! De

même, il nous est rigoureusement impossible de ne pas agir. Car aucun homme ne peut vivre seul, isolé de ses semblables. Le travail et l'action manifestent donc notre dépendance à l'égard de la nature (pour le travail) et à l'égard des autres hommes (pour l'action). Au contraire, l'activité contemplative ne répond à aucune nécessité. Elle est purement gratuite et c'est ce qui prouve justement qu'elle est désirable en elle-même. C'est la seule activité que nous faisons pour nous-mêmes, et non parce que nous y sommes contraints ! La seule activité à laquelle nous nous livrons parce qu'elle nous correspond, en tant que nous sommes dotés de raison.

Cette promotion de la vie théorique est devenue très difficile à comprendre pour nous, car notre premier accès à la vie théorique, nous le devons aujourd'hui à l'école. Et l'école est, de ce point de vue, un lieu très ambigu : temple du savoir d'un côté, reprenant l'héritage antique des écoles philosophiques (le lycée, l'académie). De l'autre côté, lieu de travail, dévolu au « travail intellectuel » et préparant par avance les enfants à l'exercice d'une profession. Par cette seconde dimension, l'École transforme assurément la relation au savoir en une relation besogneuse... ce qui explique très largement le peu d'appétence qu'un élève va ressentir pour des disciplines scolaires, dans lesquelles il ne voit que contrôles et devoirs, sélection et formation... premier avant-goût d'une vie tout entière placée sous le signe du travail.

### **3) Le berceau commun des poètes et des philosophes**

Affirmer que l'activité théorique est une activité gratuite revient aussi à dire qu'elle est une activité purement désintéressée. A ce point de vue, le désir de connaissance ressemble beaucoup au désir artistique. Pour que les hommes préhistoriques commencent à représenter aussi finement et délicatement des animaux sur les parois de leur caverne, il fallait qu'ils cessent de regarder ces animaux avec les yeux d'une proie ou d'un chasseur. Il fallait qu'ils acceptent de les regarder de façon désintéressée, comme un artiste qui s'efforce de reproduire fidèlement un objet. Dans la vie quotidienne, nous regardons les choses à travers le prisme de nos besoins et de nos désirs. Ce qui veut dire que nous ne regardons les choses qu'en fonction de notre intérêt. Les choses qui ne présentent aucun intérêt pour mon action, je les élimine aussitôt de mon champ de vision, je n'y prête aucune attention. Par exemple, dans nos interactions quotidiennes, nous n'avons aucun besoin de prêter une attention particulière à la couleur des yeux de notre voisin. Nous n'y prêtons attention qu'à partir du moment où, amoureux, nous le contemplons. Contempler (théorin), c'est ce que font l'artiste et le savant. Et pour contempler une chose, il faut la laisser être ce qu'elle est, sans rien attendre d'elle. Croiser un tigre dans la jungle ne nous inciterait certainement pas à contempler en détail son beau pelage. Mais à l'abri de toute menace, protégés par les grilles d'un zoo, nous apprenons à nous émerveiller de sa beauté.

Il n'y a que l'homme qui ait ainsi la propriété de pouvoir entretenir avec son environnement un rapport purement désintéressé, qui le laisse être ce qu'il est. C'est ce qu'écrivait Aristote dans la *Poétique* : « Dès l'enfance, les hommes ont, inscrits dans leur nature à la fois une tendance à représenter (et l'homme se différencie des autres animaux parce qu'il est enclin à représenter et qu'il a recours à la représentation dans ses premiers apprentissages) et une tendance à trouver du plaisir aux représentations. Nous en avons une preuve dans l'expérience : nous avons plaisir à regarder les images les plus soignées des choses dont la vue est pénible dans la réalité, par exemple des formes d'animaux parfaitement ignobles ou des cadavres ; la raison en est qu'apprendre est un plaisir ». L'évocation de cadavre nous suggère une comparaison avec le poème de Baudelaire, intitulé « une charogne ». S'il est un objet qui présente pour nous une répulsion instinctive, c'est bien un cadavre en décomposition. Mais dans ce poème, Baudelaire surmonte son dégoût et semble fasciné par le spectacle auquel il assiste : « Et le ciel regardait la carcasse superbe/ Comme une fleur s'épanouir ». Pour oser une telle comparaison, pour voir dans une charogne qui pourrit au soleil une fleur monstrueuse en train de s'épanouir, il faut vraiment que la joie de regarder surpasse l'envie de fuir !



L'art suppose donc, de la part de l'artiste, une certaine attitude contemplative. Certes, l'artiste doit être aussi un artisan, c'est-à-dire un travailleur, car il « produit » tout de même quelque chose : une œuvre. L'art est également une activité productive, puisqu'il n'y a en principe pas d'artiste sans « œuvre » d'art. Mais l'artiste n'est pas seulement ou exclusivement un artisan. Son savoir-faire, sa technique, ne suffisent pas à faire de lui un artiste. Pour être artiste, il doit apprendre à voir et à entendre ce que les autres hommes -trop préoccupés -ne voient plus et n'entendent plus. Là où, devant l'objet « pipe », nous voyons tous immédiatement un objet familier, l'artiste regarde la pipe en essayant d'oublier tout ce qu'il croit savoir sur elle. Son regard oublie l'utilité ou la fonction pratique de l'objet, pour révéler ce que l'habitude nous empêche d'apercevoir : « ceci n'est pas une pipe », avertit Magritte. Et son tableau, cependant, ne représente pas autre chose qu'une pipe ! De même, lorsqu'un compositeur représente une émotion. Il ne cherche pas à « exprimer » sa propre émotion, mais au contraire il cherche à la mettre à distance afin de mieux l'observer et la restituer. L'artiste, observait Hegel, est tout le contraire d'un homme submergé et aveuglé par ses propres émotions. C'est au contraire un homme qui sait porter sur ses propres affects le regard froid d'un spectateur impartial. Autrement, il ne pourrait jamais les rendre avec tant de subtilité. L'artiste est donc bien d'abord un contemplatif, avant d'être un artisan.

\*